

L'attrait de la ruine d'André Habib, Belgique, Éditions Yellow Now, 2011, 96 pages

Serge Abiaad

Numéro 158, septembre 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67643ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Abiaad, S. (2012). Compte rendu de [*L'attrait de la ruine* d'André Habib, Belgique, Éditions Yellow Now, 2011, 96 pages]. *24 images*, (158), 38–38.



L'ATTRAIT DE LA RUINE

d'André Habib, Belgique, Éditions Yellow Now, 2011, 96 pages

Petit livre riche en références, *L'Attrait de la ruine* d'André Habib est bien plus qu'un simple essai sur la ruine au cinéma. Si tel était le cas, l'auteur se serait contenté d'une cartographie anthologique allant des divers récits évoquant la naissance du Christ et des vestiges antiques des films Pathé et Lumière, aux dernières grandes productions ravivant l'heure de gloire des gladiateurs et des aventuriers archéologues. Cet essai propose plutôt de considérer parallèlement la ruine et le cinéma qui partagent des affinités tant au niveau de « l'inscription du temps », du montage de temporalités multiples que de la fragilité du matériau qui les compose. André Habib déterre ainsi d'autres dimensions « ruinistes » de la stratigraphie du cinéma, cet « art qui consiste en une destruction de ce qu'il conserve », devenant ainsi le garant d'une nouvelle forme de ruine contemporaine qui s'attache au temps et à la mémoire du septième art. *L'Attrait de la ruine* est une traversée, une médiation du temps qui passe par « le silence résilient des pierres et la mémoire de leur résistance » ; nous voyageons dès lors à travers les signes du temps déposés par les strates géologiques des films de Roberto Rossellini, de Straub-Huillet, de Béla Tarr, de Wang Bing, de Jean-Luc Godard ou de Marguerite Duras, mais aussi par les « chiffonniers » et manipulateurs de la pellicule que sont Gustav Deutsch, Bill Morrison ou Peter Delpout.

L'Attrait de la ruine est un livre dense dans son intertextualité, repêchant chez des écrivains (Dagerman ou Goethe), des essayistes (Scheffer ou Baudelaire), des philosophes (Diderot ou Didi-Huberman), théoriciens (Bergala ou Simmel), cinéastes (Pasolini ou Godard) une parole qui colore, soutient et sous-tend la thèse de son auteur : la ruine

n'est pas un débris mais un prisme qui conforme les temporalités. Elle est à la fois la suture et la rupture d'une période à l'autre, d'une mémoire à une autre, configurées dans un même espace, telle l'immense cathédrale gothique plantée au milieu de la campagne toscane dans *Nostalghia* de Tarkovski, ou mieux encore la zone de *Stalker* qui conjoint d'une part les ruines naturelles d'une végétation qui recouvre la construction humaine, et d'autre part le champ de bataille jonché de carcasses ruinées qui renvoient aux tragédies guerrières récentes et, sans doute, futures.

André Habib explore les rapports humains à travers les paysages de ruines ou ruinés. C'est le cas par exemple du couple Sanders/Bergman dans *Voyage en Italie* de Rossellini où coexistent l'amour parmi les ruines et l'amour en ruine, ou celui qui se désagrège sur fond de ruines dans *Climats* de Nuri Bilge Ceylan, ou l'idylle qui prend forme parmi les décombres beyrouthins entre Rabih Mroué et Catherine Deneuve au lendemain de l'invasion israélienne dans l'inclassable *Je veux voir* du couple Hadjithomas et Joreige. En passant de la ruine antique aux décombres, celle-ci a changé de vocation : du « passage du temps » aux ravages de la guerre, elle était gardienne des civilisations révolues pour devenir le souffre-douleur de nos temps modernes ; Persépolis et Carthage sont à la mémoire des civilisations passées ce que Guernica et

Bagdad sont aux fantômes qui nous hantent. André Habib esquisse les typologies et les géographies de la ruine au moyen du cinéma, un art qui pour reprendre l'idée de Godard, artiste qui a construit son art et sa vie sur la ruine, « n'était pas à l'abri du temps, mais l'abri du temps. » La pellicule imprime l'histoire et la mémoire d'un monde qui passe, telle une ruine qui nous livre les secrets de son époque ; elle arrache à l'oubli les spectres de nos aïeux et archive notre présent souvent sous forme de détour par le passé pour légitimer son futur caractère de ruine. La pellicule comme archive, comme ruine, comme outil raviveur des esprits oubliés, ceux du cinéma des premiers temps que des cinéastes expérimentaux réaniment par le *found footage*, cinéastes devenus archéologues et qui produisent « à contretemps du temps de ces images, une nouvelle impression de l'Histoire ». L'éloge et la poétique de la ruine sont au cœur de ce livre lumineux et pénétrant d'une analyse fine et d'une écriture lyrique, jalonné d'analogies judicieuses qui résonnent d'un monde vers l'autre, d'une mémoire à une autre, d'un temps dans l'autre en s'appuyant sur le mariage forcé mais fortuné de la ruine et du cinéma. — Serge Abiaad

André Habib est professeur adjoint au Département d'histoire de l'art et d'études cinématographiques de l'Université de Montréal. Il a soutenu une thèse de doctorat en 2008 sur l'imaginaire de la ruine au cinéma. Il est depuis 2002 rédacteur de la section cinéma de la revue électronique *Hors Champ*.

